

LES ANIMAUX
SENTIMENTAUX

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.

Cédric Duroux

LES ANIMAUX
SENTIMENTAUX



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016.
ISBN : 978-2-283-022931-2
ISSN : 2110-0713

Pour Stéphane

*« Faites monter l'arsenic/ Faites monter le mercure/
Faites monter l'aventure/ Au-dessus de la ceinture »*

Alain Bashung, *L'Imprudence*

2

« Si l'œil qui regarde l'étoile se tourne rapidement de la partie opposée, il lui semblera que cette étoile se compose en une ligne courbe enflammée. Et cela arrive parce que l'œil réserve, pendant un certain espace, la similitude de la chose qui brille et parce que cette impression de l'éclat de l'étoile persiste plus longtemps dans la pupille que n'a fait le temps de son mouvement. »

Léonard de Vinci, Codex K, folio 120 recto

« Je me souviens d'un jour, quand j'étais toute petite, à San Francisco; on a voulu me mettre en noir, sous prétexte qu'une sœur de ma mère venait de mourir; une vieille tante que je n'avais jamais vue. Toute la journée j'ai pleuré; j'étais triste, triste; je me suis figuré que j'avais beaucoup de chagrin, que je regrettais immensément ma tante... rien qu'à cause du noir. »

André Gide, *Les Faux-Monnayeurs*

LUNDI

Olivier s'essuya les doigts dans un coin du mouchoir qu'il avait déplié sur son ventre avant de jouir. Il épongea le petit lac crème qui coulait au creux de son nombril, ramassa le sperme étalé sur son torse et remonta son caleçon. Il allait couper la connexion lorsqu'il le vit revenir, une serviette de bain autour de la taille. Il sourit, puis se redressa pour atteindre le clavier.

FRENCHGUY17 : *Hey there. Thanks.*

WELLHUNG4U : *Well, thank you. You're hot.*

Olivier pointa sa webcam sur son visage.

FRENCHGUY17 : *Thanks. You're sexy too! Are you American?*

WELLHUNG4U : *LOL. How did you guess? Shape of my cock?*

Olivier sourit.

FRENCHGUY17 : *LOL. Well, most guys here are from the US.*

WELLHUNG4U : *True.*

FRENCHGUY17 : *... And most guys don't even chat after they come. Thanks for staying.*

WELLHUNG4U : *No problem, man.*

WELLHUNG4U s'était levé et rangeait ses affaires. Olivier frissonna. Il enfila un t-shirt et remit son pantalon. Il essaya de penser à une phrase qui le ferait rester encore un peu.

FRENCHGUY17 : *What do you do?*

Olivier s'enroula dans un plaid. Ongles à la bouche. Pouce.
Index. Majeur.

FRENCHGUY17 : *Are you still there?*

Annulaire.

12

WELLHUNG4U : *Yeab. You mean, like, my job?*

FRENCHGUY17 : *Yeab.*

Auriculaire.

WELLHUNG4U : *School teacher.*

FRENCHGUY17 : *Cool. What do you teach?*

WELLHUNG4U : *Spanish.*

FRENCHGUY17 : *Ha. Entonces podemos hablar espanol?*

Index. Majeur. Annulaire.

WELLHUNG4U : *Sorry man, gotta go.*

FRENCHGUY17 : *Ab ok. Well, thanks anyway.*

WELLHUNG4U : *No prob.*

FRENCHGUY17 : *By the way, what's your name?*

L'image disparut. Une dose de liquide glacial se déversa dans les veines d'Olivier. Il se vit très clairement dans son appartement, debout à 2 h 47 du matin, la bite à la main, des

mouchoirs pleins de jute sur le sol. À 2h52, alors qu'il allait se déconnecter, il reçut une demande de conversation privée. Il soupira. *Trop tard.*

JONBOY : *Hi. My name's Jon.*

Quoique.

FRENCHGUY17 : *Hello Jon with no « b ». Wanna turn your cam on?*

JONBOY : *Sorry. Don't have a cam.*

FRENCHGUY17 : *Well, good night then, Jon.*

JONBOY : *Wait. Don't go please. I've got pictures.*

Il reçut la photo d'un garçon qu'il n'avait encore jamais vu. Elle ne montrait pas tout le visage. Brun, cheveux courts, yeux bleus, lèvres charnues. Olivier hésita. Il regarda sa montre.

JONBOY : *Tu veux jouer?*

FRENCHGUY17 : *T'es français?*

Il n'était jamais tombé sur un francophone. Index. Majeur. Porte, fenêtre, porte, fenêtre.

JONBOY : *No, I'm from Texas. Mais je parle un petit peu français.*

FRENCHGUY17 : *Cool.*

JONBOY : *Je peux te voir?*

FRENCHGUY17 : *Well. Sorry, gotta go.*

JONBOY : *Déjà?*

FRENCHGUY17 : *It's 3 o'clock here.*

JONBOY : *Ok. Next time?*

Olivier regarda à nouveau la photo de Jon.

FRENCHGUY17 : *Sure, why not? You're cute. Send me an e-mail, we'll be in touch: balthasar.o.m@gmail.com.*

JONBOY : *Thx.* Tu seras là demain ?

FRENCHGUY17 : *I don't know. Maybe. Good night.*

JONBOY : Bonne nuit.

Olivier éteignit l'ordinateur, débrancha le modem, regarda par la fenêtre, baissa les stores, détourna la tête, regarda la fenêtre, vit les stores baissés, recommença douze fois, marcha jusqu'à la porte d'entrée, la poussa fort, tira sur la poignée, poussa la porte, tira sur la poignée, tourna la clef dans un sens, dans l'autre, la tourna encore, regarda derrière lui, la fenêtre, puis la porte, puis la fenêtre encore, la porte et la fenêtre. Il se jeta sur le lit. Soupier du chien qui tourne dans son panier avant de se coucher. À 3 h 17, Olivier s'endormit.

- *Selfish prick*, soupira Lily en bouclant sa ceinture.
- *Excuse me, Madam?* demanda le chauffeur.
- *Oh, sorry, sir, I wasn't talking to you. Talking to myself.*

15

Sorry.

Elle replia un papier qu'elle glissa dans la poche intérieure de son manteau.

- *Trouble, Miss?*
- *Well. Yeab.* Je suis dans la merde jusqu'au cou, si tu veux savoir.

- *What?*
- *Sorry sir, my english is not good.*
- *Oh, you foreigner?*

Si seulement, pensa-t-elle.

- *Yes, I'm a foreigner.*

Elle se laissa glisser sur la banquette arrière du taxi qui l'emmenait vers Heathrow. Elle serait à l'heure. Elle ferma les yeux et se concentra sur les mouvements de la voiture. Elle reconnut *Hail to the Thief* de Radiohead.

- *Thank God for this*, murmura-t-elle.
- *Miss?*

– *Hum... Sorry. Can you turn the music up, please?* demanda-t-elle, contrefaisant un accent français.

– *Sure. You like it?*

– *Yes. Thank you sir.*

Les minutes qui suivirent furent douces. La neige commença à tomber quelques kilomètres avant d'arriver à l'aéroport. Lily monta le col de son pull jusque sous son nez et profita des derniers instants à bord du taxi. Devant la porte des départs, elle tendit un billet de £100.

– *Keep the change.*

– *Are you sure?*

– *Yes. Thanks.*

– Bon voyage, *Miss.*

– *Yeah.*

Elle s'abandonna au jeu de piste de l'aéroport, cherchant avidement les panneaux qui lui indiquaient où aller. Au comptoir, toujours le même rituel : le passeport tendu avec un « Hello » poli qui dit « Pas la peine de converser, faites ce que vous avez à faire », un léger appui sur la banque, un tapotement du bout des ongles. Elle rendit au steward son sourire professionnel lorsqu'il lui remit son *boarding pass*, entourant d'un coup de stylo la porte d'embarquement. Elle avait quarante minutes devant elle.

Elle entra machinalement dans tous les magasins *duty free*, acheta du parfum, des stylos, des cigarettes. Elle jeta les cigarettes dans la première poubelle venue et envoya un texto à David.

Hey Babe. Bye bye Big Ben. M.T. issue here. Suis perdue. Je peux venir? Lyon airport in 2 hours. Lily

Bien sûr ma belle, je viens te chercher. *Slide Show* ce soir. Casting habituel. 9:30pm. *C U at the airport.* D

I love you, Babe. You're my man. C U in 2 hours. L

Les histoires d'amour ont toutes un petit air penché.

La pluie, puis les couleurs. La vue depuis ma chambre est incroyablement gay ce matin. Au-dessus de la ville détrempée par l'orage, un énorme arc-en-ciel. Tellement grand que l'on pourrait littéralement montrer du doigt chaque couleur.

Sur mon bureau, autour de l'ordinateur qui démarre, le bordel fétiche habituel : carnets de notes, stylos sans bouchon, papiers de bonbons, un exemplaire tout neuf des *Faux-Monnayeurs*, quelques ouvrages d'Elizabeth R. Wilson, une histoire du Royaume-Uni, une boîte à meuh.

Le café coule et répand jusqu'à moi une odeur réconfortante qui veut dire que j'ai le droit de ne pas être très réveillé pendant encore cinq bonnes minutes.

Je sursaute en entendant le bruit de la douche. Je vis seul et j'ai beau chercher, je ne me souviens pas d'avoir ramené quelqu'un chez moi hier soir. Pendant que mon cerveau essaie de passer la seconde, je m'approche prudemment de la salle de bains. Le bruit de l'eau qui coule se confirme. Je pousse doucement la porte. Je pense à *Psychose*. Sauf que

ce n'est pas moi qui suis sous la douche. Ça me rassure. Un peu.

Derrière le rideau, je devine la silhouette d'un homme. Très grand, cheveux bruns mi-longs. Je soupire. Anthony.

– Putain, t'es con! Tu squattes ma douche maintenant?

Je tire le rideau. Il me regarde bêtement. Il se savonne le torse. Il a mis trop de savon. Il ne répond pas. Il ne répond jamais à mes questions. Il ne m'a parlé qu'une seule fois, lorsque je lui ai demandé si au moins il connaissait mon nom. « Sam », avait-il répondu. C'est tout ce que j'ai entendu sortir de sa bouche. Même ce prénom, « Anthony », c'est moi qui ai fini par le lui donner. Il n'a jamais voulu me dire le sien – ni même s'il en avait un.

Il n'est pas nu, comme d'habitude, même sous la douche. Il a quand même pris la peine d'ôter ses bottes. La mousse s'accumule à ses pieds et l'eau contourne ses orteils. J'enlève mon caleçon et le rejoins. Il est imperturbable. J'hésite entre l'agacement et l'amusement. Il est trop tôt pour ce genre de décisions.

L'eau est un tout petit peu trop chaude, c'est-à-dire à température parfaite. Elle coule abondamment sur mes cheveux, me réchauffe le visage, le dos, les oreilles et les orteils. Je ferme les yeux deux minutes. Je me réveille doucement. Quand je les ouvre à nouveau, il est toujours là, à me regarder.

– Qu'est-ce qu'il y a? Tiens, puisque tu es là, tu vas m'aider.

L'eau coule sur ses cheveux et ruisselle jusque sur son caleçon. Je lui tends le gel douche et me retourne pour qu'il me savonne le dos. J'attends. La bouteille tombe à mes pieds. Quand je me retourne, il a disparu. Une porte claque dans la cuisine.

À vrai dire, c'est à ça qu'il ressemblait la première fois que je l'ai vu. Les bottes en plus. C'était à la piscine, un jeudi soir. Je m'en souviens parce que je rentrais d'un cours de soutien scolaire que je donne toutes les semaines à l'autre bout de la ville. J'en suis à ma cinquième longueur de bassin lorsque je crois voir un type nager en bottes. Pas des palmes, des sandales en caoutchouc, ni des accessoires qui vont dans l'eau, mais un genre d'après-ski en fourrure marron. L'air s'échappe de mes poumons et je suffoque. Je sors la tête de l'eau. Mes congénères me regardent, suspicieux.

Je pense que j'ai retenu ma respiration trop longtemps. J'ai dû avoir une hallucination. Effet combiné de la fatigue de la semaine et de l'apnée. Je suis moyennement rassuré quant à mon état de santé. Comme je n'ai pas vu le visage du type en bottes, je ne parviens pas à déterminer laquelle des têtes nageuses appartient aux cuisses que j'ai croisées. J'observe les gens qui attendent leur tour pour faire des longueurs. Personne n'a l'air flippé ni même amusé. Personne ne l'aurait remarqué?

Un grand chevelu émerge au bout de ma ligne. Baraqué, plutôt beau gosse et bien foutu. Il voit que je l'observe et me fixe à son tour. Je détourne le regard, mais je sens que le sien persiste. Merde. Remarque, me dis-je, il est plutôt pas mal. Je remets mes lunettes et plonge la tête sous l'eau. Il s'agit bien de lui. Le type en bottes. Il porte une sorte de pagne en peau de bête.

Je comprends. C'est un pari, ou une blague. Un enterrement de vie de garçon. Il est déguisé en Rahan. Super. Mais dans ce cas, où sont ses potes? Normalement, il y a toute

une armée de gars avec des perruques blondes et des costumes de poussin pour l'accompagner.

Ce qui m'effraie c'est que j'ai l'impression d'être le seul à trouver ce type bizarre. Comme j'ai parfois le sentiment d'être le seul à entendre les bruits suspects d'un avion au moment du décollage.

Je nage encore une bonne demi-heure. Il ne m'a pas lâché du regard une seconde et je commence à être mal à l'aise. Même si je le trouve attirant, il est quand même louche.

Je sors de l'eau et file sous la douche. Je reste de longues minutes à profiter de l'eau chaude. Je me détends.

Mais lorsque je pousse la porte du vestiaire, je le vois debout, là, au milieu des autres hommes qui se sèchent et se changent. Il me fixe sans bouger. Je tente un petit signe de tête, histoire de ne pas montrer que je flippe. Il cligne de l'œil. J'espère que je ne viens pas de m'engager à l'épouser ou à lui servir de repas dans un trip cannibale.

Je me sèche en vitesse, prends mes affaires et quitte le vestiaire. Je me retourne régulièrement pour voir s'il me suit. Merde. Il fait 10 °C dehors et le type se balade avec une simple peau de bête autour de la taille. Il a des accessoires autour du cou : pendentifs, grigris, trucs qui pendouillent. N'importe quoi.

Je trotte. Il n'essaie pas de me rattraper quand je cours. J'en déduis qu'il ne me suit pas. Mais bordel, c'est qui ce mec?

En arrivant chez moi, je ferme quand même la porte à double tour. Je me fais chauffer de l'eau pour un thé. Je cherche des images de Rahan sur Google. C'est à peu près lui, mais en brun. Et puis, il a quelque chose d'Anthony

Borden Ward en plus. Il est plus sexy que le *cartoon*, quoi. Je zone en ligne et finis par aller me coucher.

À mon réveil, je pousse un hurlement.

Dans les films, les cris des femmes sont souvent suraigus, stridents et très longs. Pour les hommes, c'est toujours la surprise. Ça peut être des cris rauques, ou bien très haut perchés. J'ai donné dans le rauque ce jour-là. Mais dans le rauque très, très, très fort. Pas long, mais répétitif. Avec les cheveux droits sur la tête. J'ai tapé aussi, avec le traversin, avec les pieds, avec les poings. Et puis j'ai lancé beaucoup d'objets. Même le thé froid laissé la veille sur la table de nuit. Tout ça sur le type en peau de bête, que j'ai trouvé dans mon lit.

22

Je passe sur les journées d'angoisse qui ont suivi, à me demander si j'étais le messie, si j'avais une mission particulière, ou si j'étais simplement fou. Je n'ai toujours pas de réponse. Tout ce que je peux dire, c'est qu'Anthony prend de plus en plus de place. Littéralement, je le trouve plus grand qu'avant. Il occupe plus d'espace sur mon canapé, dans mon lit, dans le bus à côté de moi. Il m'accompagne parfois en cours, ou quand je sors boire un verre avec des amis. Il n'est pas toujours là, mais il s'est fait plus présent ces derniers temps.

Je sors de la douche, me sèche et m'habille. Mon portable annonce l'arrivée d'un texto. Anthony est assis sur le lit, son cahier sur les genoux, prêt à partir en cours. Il me tend mon téléphone.

– Tu progresses, dis-moi. Tu ne laisses plus tomber les objets ?

Il fait une grimace que j'ai du mal à interpréter. On dirait un chat parfois. Il interagit, mais je ne sais pas s'il comprend tout ce que je dis. En tout cas ce matin, il a l'air bienveillant. Il dépose le téléphone dans ma main.

Le Slide, ce soir, 21 h30. Casting habituel. *Bring Joy and Happiness. C U. David*

Cool. Ça me fera du bien de voir toute la troupe.

Sous l'oreiller, des bruits lointains de terre qui tremble. Les pas des chevaux se rapprochent. Grosse artillerie de bon matin. Rendez-vous 9 h. Chabert. Lombroso. Front. Bosses. *Boss*. Crimes. Thèse. Plan. *Culpa. Guilt*. Or. Hors. Généalogie. Géologie. Terre mouillée. Marais. Cartographie. Science. Silence. Café. *Café?* Froid. Bain. Corps mélangés. Draps-couvertures. Plaid. Coupable. Se lever. Debout.

Olivier choisit une *playlist* aléatoire et leva les stores en grelottant. La ville était déjà prête. Elle avait pris de l'avance. Il mit ses draps à la fenêtre et ramassa au passage le mouchoir du matin pour le jeter dans les toilettes. Il pissa, prépara le café et se fit couler un bain.

Pendant que l'eau brûlante montait dans la baignoire, il s'inspecta dans la glace : d'abord les dents, légèrement jaunies, puis les yeux, l'un après l'autre. Il passa la main sur sa barbe naissante et dans ses cheveux décoiffés. Il se pressa un bouton sur le haut du front. Il soupira.

Il ôta son caleçon. Les mains sur le lavabo, il s'approcha du miroir, pour regarder la queue de son reflet comme si ça n'était pas la sienne.

Il entra dans l'eau. Les cuisses rougies par la chaleur, il se caressa lentement et finit par s'assoupir. Le téléphone le réveilla.

Le Slide, ce soir, 21 h30. Casting habituel. *Bring Joy and Happiness. C U. David*

Il se savonna rapidement, se rinça et sortit de l'eau. Le miroir plein de buée suait à grosses gouttes. Une serviette autour de la taille, il arrêta la cafetière, se versa un bol de café et le posa sur la table du salon.

Il rebrancha les prises entremêlées sous son bureau. Pendant que l'ordinateur démarrait, il s'habilla vite. Déodorant, parfum, puis retour sur le canapé. Une gorgée de café.

Il chercha le document qu'il avait préparé entre deux branlottes quelques jours auparavant. Il voyait son directeur de recherches pour affiner son sujet de thèse. Il voulait travailler les notions de relief en littérature, l'idée de la pente, de la bosse, ou quelque chose comme ça. La veille, il avait reçu *L'Homme criminel*, le traité de phrénologie de Cesare Lombroso. Il le glissa dans son sac et but une autre gorgée de café.

Il releva ses e-mails : du spam, une offre spéciale de Cdiscount, un message d'un certain JonBoy : « *Hey, it's me. Remember? Tu seras là ce soir?* » Le mec d'hier. Cheveux bruns courts, yeux bleus, lèvres charnues. Excitation, nausée, soupir. Fenêtre, porte, fenêtre. Il lui répondit : « *Hey. Yes I should be around. I'm Balthasar on Skype. Achète-toi une caméra.* » Il éteignit son ordinateur et rassembla ses notes.

Il récupéra les draps et referma la fenêtre. Il vérifia qu'elle était bien fermée et soupira. Il compta. 1-2, 3-4, 5-6. *Fermée.*

La cafetière. Débranchée, déjà. La main sur la prise. Une fois, deux fois, trois fois. Soupir.

Vaisselle entreposée dans l'évier. Ce soir. Ce soir.

Le four. Éteint. Le gaz? Perpendiculaire au tuyau = gaz éteint. C'est cool. Ok, ok, ok, tout va bien. Ok.

Le gaz? Un œil sur la cafetière. La prise, le gaz, la cafetière. Lacafetière-laprise-legaz. FFFfff. Souffle. Câble tendu, nerf, stress. Transpiration.

La cuisine, c'est fait. Retour ce soir. La priselavaissellece-soirlegazlecâbletendujestresse, soupir. Ça va. Ça va.

Le salon-chambre. La prise du côté gauche du lit, la poussière, un coup sur la prise.

À droite du lit. La main dessus. Rien de branché. *Rien de branché.*

Souffle. Rien de branché. Respiration retenue. On *check*. Vérifie. Ça va, ok? C'est bon? *C'est bon!?*

La cuisine? Déjà fait. La cuisine? Non. *Non. Non!* Pffff. *Ok, one last check.* Juste un petit tour. On regarde. C'est bon? Ok?

Olivier passa 17 minutes et 24 secondes à vérifier qu'aucun appareil électrique n'était branché dans l'appartement, hormis le frigo. Une fois cette vérification terminée il retint sa respiration, prit ses affaires, compta jusqu'à 12, vérifia qu'il avait ses clefs et claqua la porte. Mal de ventre, soupir.

La porte. La cavalerie. Les pas rapprochés. Assourdissants, multiples, bruyants. C'est bon. Ok? C'est bon putain. C'est bon. Ok? *Putain! Mais putain! C'est bon, non? Mais putain!* Il vérifia que la porte était bien claquée. Une fois, deux fois,

trois-fois-quatre-fois, cinq-fois-six-fois. Il tourna la clef. Un tour, deux tours. La porte est fermée. C'est bon?

C'est bon?

Merde.

Ok, juste une fois. Il poussa la porte. Deux fois, quatre fois, deux fois, quatre fois. Ok, c'est bien.

Putain! Retard! Il descendit deux marches, puis fut immanquablement, inexorablement, automatiquement ramené devant la porte. *Juste une fois, s'il te plaît?*

Pousser la porte deux fois. À chaque poussée, se dire : *C'est bon, ok?* À chaque nouvelle poussée, dire à voix haute : « C'est bon. Ok? Ok? ».

C'est bon, ok? Putain... Je vais pas vérifier maintenant, s'? Non, trop tard. Ok.

27

Devant l'arrêt de tramway, Olivier essaya de ne pas repenser à la porte, à l'appartement, au gaz. Comme tous les matins, il se pliait au rituel sans pouvoir intervenir. La pente était raide, et la remonter demandait trop d'énergie.

Le tramway s'arrêta devant l'université. Il secoua la tête comme pour se réveiller, ou chasser des gouttes d'eau qui lui couleraient dans les yeux. Il compta ses affaires. Un : la sacoche avec notes et papier; deux : le portefeuille dans la poche intérieure gauche; trois : le trousseau dans la poche droite.

Il essaya d'articuler ses idées de la veille. Mais elles lui semblaient plus confuses aujourd'hui. Il voyait bien un lien entre la géographie, la cartographie et la phrénologie (de toute évidence, les reliefs), mais ne savait plus expliquer ce qu'il voulait en faire. Comment lier tout ça à la perception des

personnages, à leur construction ? Son manque de sommeil n'aidait pas. Il s'en voulait encore d'être resté debout si tard.

Dans le hall d'entrée de la fac, il posa ses affaires par terre, vérifia le numéro de salle dans son agenda et l'heure du rendez-vous. Deux minutes de retard. *Ok, c'est bon.* À 9 h 03, il frappa à la porte de la salle 212. Pas de réponse. Il frappa à nouveau. Il ressortit son agenda, vérifia la date, l'heure, la salle. *Putain. C'est pas ça ?* Il frappa une troisième fois.

*« It gets you down/ It gets you down/
You travelled far/ What have you found?/
That there's no time/ There's no time/
To analyse/ To think things through/ To make sense »*

Thom Yorke

29

La petite fille la regardait fixement. Assise en face d'elle, une natte sur chaque épaule, mâchouillant son chewing-gum, elle balançait les pieds sous son siège et la dévisageait à travers de grosses lunettes. Les yeux grands ouverts, l'un disant merde à l'autre. Lily, légèrement mal à l'aise mais compatissante, lui sourit. La fillette cessa tout net de mâchouiller, estomaquée. Lily détourna la tête et fit mine de s'intéresser aux gens qui se mettaient en rang pour embarquer. La petite donna un coup de coude à son père et chuchota à son oreille en cachant sa bouche. Ils éclatèrent de rire.

Brilliant. Just what I needed.

Lily prit l'air le plus dédaigneux qu'elle put. Elle fixa la petite jusqu'à ce qu'elle la regarde à nouveau, puis tira la

langue. La fillette fut stupéfiée, surtout quand Lily se força à loucher, toute langue dehors, avec insistance. Lorsqu'elle remit ses yeux en face des trous, la petite pleurait et se mouchoit dans la manche de son père, qui n'avait rien vu. *Good for you.*

Lily se leva pour faire la queue. Un homme d'affaires en costume gris la laissa passer. Sourire, mouvements gracieux, hochement de tête courtois.

La fillette pleurnichait toujours. Son père, agacé, lui demandait de faire moins de bruit. En face d'eux, une sexagénaire endormie, bouche ouverte, un filet de bave coulant sur son chemisier. Deux gamins la montraient du doigt en riant. *Shit. That'll be why she was laughing. Fuck.* La petite regardait Lily, aussi droit que le permettait son strabisme convergent. Lily tenta un sourire d'excuses réparatrices. La fillette tira la langue. *Ok. I guess I deserved this.*

Lorsque l'embarquement commença, Lily vérifia machinalement qu'elle avait tout sur elle. Passeport, téléphone, papier plié dans sa poche intérieure. Un soupir, quelques pas, vérification, validation, entrée dans la cabine.

À la place 13B – la sienne – Lily constata la présence d'une adolescente perfusée à son iPod, serrant dans ses bras une lettre à l'encre turquoise et un *Beefeater* en peluche. Lily vérifia son numéro de siège.

– Excusez-moi, mademoiselle, je crois que vous êtes assise à ma place.

L'ado la regarda comme si Lily avait chié dans son sac à main et égoïté sa grand-mère. Lily essaya en anglais : « *Sorry, are you British? If you don't mind, I think this is my seat. I don't mind taking yours, just tell me which one it is.* » Mais la jeune mélomane

excellait dans l'art des regards excédés. *Oh for fuck's sake...*
Lily lui fit signe de se débrancher.

– Mais quoi, euh? grogna la fille, en ôtant ses écouteurs.

– Excusez-moi, je crois que vous êtes assise à ma place.

L'ado, irritée, farfouilla dans son sac. Derrière Lily, une file d'attente commençait à se former. Elle se plaqua contre le siège pour laisser passer quelques personnes, pendant que la demoiselle exhumait sa carte d'embarquement. Elle devint rouge corail. Ses yeux disaient : « La vie est trop injuste, je ne suis pas assise à ma place, comment ça se fait ? »
Elle dit :

– Ben, je me suis trompée. Ça arrive!

Elle voulut rassembler ses affaires mais Lily l'interrompit :

– Non, ce n'est pas grave. Dites-moi où vous êtes assise et je prendrai votre place.

– 24C, ça vous dérange pas?

– D'accord, merci, répondit Lily, en se demandant quelle hormone pouvait amener quiconque à confondre 13B et 24C.

Elle constata avec plaisir et soulagement qu'elle était maintenant assise à côté de l'homme d'affaires. Elle se crispa en voyant monter la fillette, les yeux rouges d'avoir pleuré. Celle-ci la dépassa, non sans un coup de pied dans son siège au passage. La dernière personne à embarquer fut la dame au filet de bave. Elle arborait maintenant un carré Hermès savamment déplié sur son épaule gauche.

Pendant la chorégraphie des procédures de sécurité, Lily remarqua que le steward avait lui aussi une très légère coquetterie dans l'œil. *Décidément*, pensa-t-elle. Elle avait toujours

trouvé cela plutôt sexy chez les hommes, et celui-ci n'était pas une exception. Yeux verts, cheveux bruns et courts, barbe soignée. À la façon dont il laissa traîner sa main sur celle de son voisin en lui tendant le journal du jour, elle comprit qu'elle pourrait lui demander de lui tenir la main pendant le décollage sans trop d'ambiguïté.

Mais elle n'en eut pas besoin. La poussée de l'appareil, la sensation de ne rien pouvoir faire *de toute façon*, de n'avoir d'autre choix que de s'abandonner, lui convenait parfaitement ce jour-là. Lily s'endormit à la quatrième minute de vol. Elle ne fut réveillée qu'une demi-heure avant l'atterrissage par son voisin. Elle vérifia rapidement sa coiffure, son haleine, le papier dans sa poche. Elle se frotta les yeux, se leva pour le laisser passer et le suivit du regard. Elle le vit glisser discrètement une carte dans la poche du steward, qui le remercia d'un signe de tête.

Le petit garçon derrière elle s'impatientait. Il ne cessait de donner des coups de pied dans son siège. Elle se retourna pour attraper le regard de *whoever was in charge* pour lui faire comprendre que le gamin était pénible. Elle reconnut la dame au carré Hermès. D'après le nouveau nœud qu'elle avait fait autour de son cou, elle en déduisit que la dame avait également dormi pendant le vol. Elle n'osa pas l'accabler. *Nevermind.*

Le gentleman revint. D'un simple geste, il demanda au gosse d'arrêter de taper sur le siège avec ses pieds. Le gamin n'y vit pas d'inconvénient. Il demanda des bonbons à sa grand-mère.

- Merci beaucoup, sourit Lily, reconnaissante.
- *You're welcome.*

- *Oh, so you're British.*
- *Yes. I'm Thomas. Nice to meet you.*
- *Nice meeting you, Tom. I'm Lily.*

Début de descente. Son cœur accéléra. Si elle aimait le décollage dans ce qu'il avait d'impitoyablement irréversible, elle détestait l'atterrissage. La terre se rapprochait trop vite. Elle ferma les yeux et se raidit contre son siège. Elle ne les rouvrit que lorsque l'appareil toucha le sol. En constatant qu'elle s'était agrippée à sa manche, elle lui sourit, un peu honteuse : « *Thank you. Sorry, I just hate the whole landing thing.* »
Sourire du gentleman : « *My pleasure.* »

Avant de disparaître dans la cohue de la salle des arrivées, Thomas glissa sa carte dans la main de Lily : « Au cas où, *I'll be in town for a few days.* » « *Thanks* », répondit-elle, surprise.

David l'attendait avec un panneau qui disait « Lady Gaga ». Ils restèrent plusieurs minutes dans les bras l'un de l'autre. Lily pleura au bout de la troisième. À la cinquième, David l'embrassa sur la joue : « Que dirais-tu d'un bon bain chaud ? J'ai des bougies et tout le bordel. »

On lui annonça que Chabert était souffrant. Olivier se décida pour la bibliothèque.

Installé près de la fenêtre avec vue sur le fleuve, il parcourut les tranches des livres autour de lui. Chaque titre comme un nouvel horizon. Il prit des notes, lista des thèmes, envisagea des pistes. Liberté d'un terrain vierge. Tout semblait fécond. Il feuilleta le Lombroso. Il dessina.

Il repensa au Jon texan. Sans « h ». Il pourrait peut-être lui parler en rentrant du Slide.

Il resta jusqu'à la fermeture. Impression d'heures supplémentaires : courage, utilité, bonne conscience passagère. Satisfaction du travail bien avancé, mais pas terminé. Fatigue, euphorie légère, une pointe de mélancolie.

Il fit enregistrer ses emprunts par le bibliothécaire. Karim, vingt-sept ans, en thèse de littérature arabe, beau comme un dieu.

– Tu vas lire tout ça ?

Olivier devint écarlate lorsqu'il lui rendit les nouvelles de Salinger, *Le Monde selon Garp* et l'anthologie de littérature gay. Il fit traîner très légèrement sa main sur celle de Karim.

Les portes de la fac s'ouvrirent sur un trottoir battu par la pluie. Lampadaires blafards, éclairage de film. Il trotta jusqu'au tramway.

De retour chez lui, il jeta sa sacoche sur le lit, alluma son ordinateur et fit sécher ses vêtements. Il monta le chauffage, enfila sa robe de chambre et se laissa glisser dans la routine du soir. Il mit un plat préparé à chauffer et s'assit à son bureau. Il avait reçu trois e-mails : sa mère, Chabert et Jon. Soupir, cœur, chamade.

« Coucou, c'est maman. J'essaye de t'envoyer des photos des petits mais je sais pas si ça marche. On te voit dimanche? Bisous. Maman. » Les enfants de sa sœur, Corentin et Lilou, cinq et deux ans. « Merci pour les photos, ils sont mignons! Oui, ça a marché, et oui, je viendrai dimanche. Je rentrerai pas tard le soir, parce que j'ai pas mal de boulot. Bonne semaine, Oliv. »

Il se leva pour sortir le hachis parmentier du micro-ondes. Fourchette, serviette, canette. Genoux, bureau, écran. « Bonjour Olivier, pardon encore pour ce matin. Je suis souffrant, il était plus prudent que je reste chez moi. J'espère que vous avez eu mon message. Peut-on remettre à demain, 9 h? J'espère que je serai sur pied. Je n'aurai qu'une demi-heure. J'espère que cela vous convient. P. C. » Il but une gorgée de bière. « Bonjour monsieur, merci pour votre message. Ne vous inquiétez pas pour ce matin. Je suis allé à la bibliothèque et j'ai avancé sur le livre de Lombroso, *L'Homme criminel*. Il me semble qu'il y a là une piste à creuser. Peut-être quelque chose en commun entre la phrénologie et la construction des personnages dans une fiction. Parlons-en demain, bien sûr. Bien à vous, Olivier. »

L'objet de l'e-mail du Jon était « *Hope you're around* ». Il retint sa respiration. Il regarda sur sa droite, la fenêtre, sur sa gauche, la porte, derrière lui, le canapé. Expiration, inspiration. Il se leva et poussa la porte déjà fermée. Une fois. Deux fois. Trois fois. Quatre fois. Il alluma la lumière. Poussa la porte. Une fois. Puis deux. Puis trois. Puis quatre. *Putain*. Il éteignit et recommença. Ok. C'est bon.

« *Hey, ça va? Tu seras là ce soir? In case you are, my Skype user name is: JonBoy. It's easier to chat live. See you later. Jon.* » Pas de pièce jointe.

Olivier alla chercher la photo reçue la veille. Un gros plan de qualité médiocre. Le visage était coupé au niveau du front. Jon ne regardait pas l'objectif mais légèrement de côté. L'image avait sûrement été prise avec une webcam depuis son pc. Il avait l'air très beau. La photo donnait en tout cas envie d'en voir plus. Derrière lui, juste un rideau bleu. Difficile de s'imaginer d'où elle avait été prise. Impossible de savoir ce qu'il portait, ou même s'il portait quelque chose.

Olivier démarra Skype. Deux contacts étaient en ligne. DAVDAV (David), l'auteur du texto de l'invitation du soir, et JABA, un copain mexicain rencontré sur minitel quinze ans auparavant, connecté en permanence.

Il ajouta Jon à ses contacts. Il retint sa respiration en espérant qu'il serait en ligne. *Hors ligne*.

DAVDAV : *Hey* Olivier!

BALTHASAR : Salut David.

DAVDAV : Ça va? T'as eu mon texto pour ce soir?

BALTHASAR : Wep. Merci. Je serai là.

DAVDAY : Ok cool :) J'ai une petite surprise pour vous.

BALTHASAR : Ah oui? C'est quoi?

DAVDAY : Une surprise... À +!

BALTHASAR : Tu veux pas m'en dire plus?

DavDav est hors ligne. Les messages que vous envoyez lui seront remis à sa prochaine connexion.

À 20h48, Jon n'était toujours pas en ligne. En choisissant ses vêtements, Olivier se disait que, s'il était de retour à 1 h du matin, il serait 19 ou 20 h sur la côte est et que Jon serait peut-être connecté à ce moment-là. Il était soulagé d'avoir une soirée prévue, de ne pas rester devant son écran à l'attendre.

37

Et puis, le rituel. L'ordinateur, la porte du micro-ondes, le gaz. Une fois, trois fois, six fois. La fenêtre, les stores, la carte de crédit dans le portefeuille. Une fois, six fois, douze fois. À chaque étape, il balançait sa tête d'avant en arrière. Une partie de son cerveau comptait, l'autre lui en voulait déjà. *Ad libitum.*

Ce soir, Anthony me suit jusqu'au Slide. Je dis « suit » parce qu'il ne marche pas à côté de moi. Il reste derrière. Il traîne. Je me surprends même à ralentir pour qu'il me rattrape. Il ne me regarde pas dans les yeux. Il est comme ça depuis la fin de l'après-midi. Ça lui arrive parfois. Je ne sais pas s'il boude, s'il réfléchit ou s'il essaie de me dire quelque chose. J'évite de trop y penser. Mais il me fait de la peine quand il est comme ça. Une soirée au Slide lui fera du bien.

Il faut connaître le Slide pour y aller. Ce n'est pas que les nouveaux ne soient pas les bienvenus. Au contraire. C'est juste qu'il est difficile de tomber dessus par hasard. L'entrée se fait par un minuscule chemin qui longe la maison de ville de la rue Saint-Michel. Au bout du chemin, sur la droite, on devine de la lumière sous la porte en fer.

Lorsqu'on pousse la porte, Dom vous accueille. Assis sur un tabouret de bar, souvent en queue de pie, toujours maquillé, il trône dans un hall vide qui ne donne sur aucune autre porte, aucune fenêtre. Sur sa droite, un guéridon sur lequel une petite lampe rouge éclaire un carnet de notes, un

livre et une caisse. Sur sa gauche, les lettres lumineuses « The Slide » surmontent un rideau noir fixé au mur.

Lorsque je pousse la porte, Dom est en train d'accueillir deux Japonaises. Je me demande comment elles ont entendu parler de l'endroit. La première a réussi le test, puisque Dom lui tend un petit carton rose en forme d'étoile : un bon pour un élixir gratuit. Il s'occupe maintenant de la seconde. Il vérifie son âge et lui rend son passeport. Il parcourt son carnet de notes quelques secondes puis s'arrête sur une page. Il lit, en suivant les mots de ses doigts gantés :

– « *Mrs Dalloway said she would buy the flowers herself.* »

– *Oh! Easy! Easy! Mrs Dalloway, Virginia Woolf!*

– *Bravo pretty girl!* Et bienvenue dans notre merveilleux pays. *Here is your coupon for a free drink. Entrance is 3 euros please. Thank you. Now pull the curtains and follow the white rabbit.*

Devant la perplexité des jeunes filles, Dom se lève et fait une démonstration. Il m'adresse un signe pour s'excuser de me faire attendre. Il tire le rideau noir, laissant apparaître un tunnel sombre qui descend à l'étage inférieur. Pour guider les visiteurs jusqu'au bas du toboggan, un lapin blanc accroché à une corde fait la route avec vous. À l'autre bout de la corde, un poids permet de limiter votre vitesse. Les deux filles rigolent comme des gamines lorsqu'elles comprennent le système.

– Merci monsieur, merci monsieur!

– Je vous en prie. Une seule à la fois! *One at a time. Here, Youriko, you go first.*

Dom a une capacité à retenir les prénoms proprement hallucinante. La jeune fille s'assoit sur le rebord du toboggan,

serre le lapin blanc et se lance. Elle crie de joie jusqu'en bas. Le petit lapin remonte tout seul.

– À votre tour, Mitsuyo. *And down the rabbit hole!*

Une fois Mitsuyo descendue, il tire le rideau et revient se mettre en place sur son tabouret.

– Excusez-moi, cher monsieur, il y a une foule internationale ce soir on dirait. Les *Slide Shows* deviennent populaires. Vous êtes un habitué, pas besoin de vous faire tout le topo. En revanche, les recommandations d'usage sont toujours d'usage. Vous connaissez les règles, n'est-ce pas ?

– On lâche le petit lapin une fois en bas, on dit bonjour et merci au serveur, on ne met pas les pieds sur les banquettes et on éteint son portable pendant le *Slide Show*.

– Très bien. Et je vous rappelle qu'il y a des préservatifs et du gel dans des corbeilles sur le bar, au cas où quelqu'un vous demande...

– Entendu.

– Voulez-vous jouer pour un élixir gratuit, jeune homme ?

– Avec plaisir.

– *Alright, gentleman. English ou French ?*

– *English please.*

– Ah, mais je me souviens, c'est vous qui étudiez l'anglais ? Ça va être facile pour vous, je n'ai que des classiques.

Il parcourt ses notes avec l'élégance d'une préceptrice victorienne.

– *Here we go then. I found one just for you, Anthony.*

Je tousse.

– Je m'appelle Samuel.

– Oh! Mais vous êtes sûr? Pardon! Désolé, je vous taquine.
Allons-y : « *Do I contradict myself? / Very well then I contradict myself, / (I am large, I contain multitudes.)* »

– Je sais! C'est Walt Whitman. *Leaves of Grass*.

– Bravo!

– Ce n'est pas difficile, c'est au programme cette année.

– Oh, je vous en prie, laissez-moi rêver, jeune Samuel.

Attrapez le lapin et amusez-vous.

Je lui tends trois euros, il me tend mon étoile rose. Je m'installe sur le rebord du toboggan. Je regarde derrière moi. Anthony a dû rester dehors.

– *And down the rabbit hole!*

41

Lorsque j'arrive en bas, les deux Japonaises attendent au bar, absolument enchantées. Elles rient toujours de leur descente. L'une a un appareil photo dans les mains et mitraille l'endroit : le bar (avec Seth au service), la scène (sur laquelle tombe pour le moment un grand rideau rouge), le coin cousins, le DJ, le couloir qui mène à une série de petites salles (pour les jeux de société) et l'échelle qui monte au Paradis (pour les gens qui veulent baiser). Elles découvriront plus tard les deux salles de bains, la bibliothèque et la cuisine. Sans parler des trappes, des coffres et des habitants. Elles me demandent si elles peuvent me prendre en photo avant que je me relève du matelas. Je souris. Deux coups de flash, un souvenir pour leur retour au Japon.

Nous nous approchons du bar. Mes lèvres bougent sur *I Can Change* de LCD Soundsystem.

– *You often come here?*

Je m'étais juré de ne jamais répondre à cette question, mais je range mon snobisme dans la poche intérieure de ma veste.

– *Yes, it's my favourite place in town!*

Joie, excitation, satisfaction de mes interlocutrices.

– *It looks great.*

Je leur montre le couloir derrière la tenture noire.

– *Yeab. You get more rooms there as well. A kitchen, rooms to play cards, a library, even two bathrooms!*

Seth prend leur commande. Elles tendent leur bon pour un élixir. Mitsuyo hésite quelques instants et me demande ce qu'est Le Paradis, auquel mène l'échelle. J'essaie de prendre un air naturel en répondant :

– *It's for people who want to make love. It's nice and cosy.*

Mitsuyo chuchote une traduction à Youriko. Le rose lui monte aux joues.

– *Really?*

Elles éclatent de rire. Youriko hurle en se tenant la tête. Elles s'installent sur une petite table de bar, près de la scène. Elles déchiffrent le menu.

Your Slide Show tonight :

22 h : Seth

Introduction

22h05 : The London Gay Men Chorus

Far from Kansas – there's no place like homo

22 h 30 : Princesse Lala

Garras dos sentidos, Mísia – Wuthering heights, Kate Bush

– *Hissée haut, Zazie*

22h45 : Alice

Going back up

23h00 : Dom

Dom's domino home party

23h35 : Kiki et les kikis

« Les douze travaux » – n° 4 : *The Office*

00h00 : All and Sundry

Shortbus Symphony

00h15 : Dom, Seth and the stars

Will You Remember?

Le programme a l'air chouette et de haut niveau. J'ai hâte de voir ce que donnera la chorale britannique. En tout cas, les kilts que j'aperçois attisent ma curiosité.

Les autres performers sont des habitués. Je crois que Princesse Lala est là tous les soirs. C'est une sorte de Rossy de Palma locale. Ongles peints en rouge et noir, assortis à ses tenues, cheveux noir corbeau remontés en chignon, une bouche dessinée dans un rouge éclatant, traits du visage improbables. Pas plus masculins que féminins, juste improbables. Son maquillage la fait souvent prendre pour un travesti. D'autant que sa spécialité dans les *Slide Shows* reste le play-back sur des voix d'icônes gays ou sur du fado. Ses numéros sont toujours impeccables. Difficile d'imaginer que pas une seule note ne sort de sa bouche.

Kiki, lui, manipule des marionnettes dans une maison de poupées. C'est un spectacle-fléuve en douze épisodes, dont chacun met en scène un *coming out* dans des contextes

différents – dans une famille paysanne, une famille catholique, une famille musulmane, etc. Ce soir, c'est le *coming out* au bureau.

La *Shortbus Symphony* est une tradition. Tout le monde reprend en chœur la chanson *In the End* qui clôt le film *Shortbus*. Seth et Dom espèrent que ce rituel païen finira par faire venir Justin Vivian Bond ou Scott Matthew, les chanteurs phares du film, dans leur établissement. Et tout le monde espère avec eux.

Pour finir, un autre rite plus formel, gravé dans le marbre. Un grand portrait est affiché derrière le bar. Chaque fois qu'un client commande un élixir, il doit rendre sa petite étoile rose après y avoir inscrit son prénom, et l'étoile est épinglée sur le portrait. Au fil de la soirée, la photo disparaît derrière les étoiles. Au-dessus du cadre, il est inscrit en lettres dorées : *Will you remember?* C'est la question que posent Dom et Seth à la fin du *Slide Show*, quand tout le monde a terminé son numéro. « Vous souvenez-vous du *Slide guest?* » Le premier qui répond juste repart avec la photo. Celle-ci représente toutes sortes de gens, célèbres ou non, mais connus pour avoir défendu la cause gay ou, la plupart du temps, pour y avoir laissé des plumes.

Parfois, c'est assez simple, comme ce soir : Armistead Maupin. Très facile, donc, pour la plupart des clients. Il entre dans la case des écrivains homosexuels comme Edmund White, Sarah Waters, Gide, Proust, etc. Il pourrait aussi entrer dans la catégorie « icônes gays » avec Dalida, Mylène Farmer, Lady Gaga, Judy Garland, Rufus Wainwright, Zazie, etc.

Mais parfois c'est beaucoup plus difficile. Je me souviens notamment de « Mokhtar N., 24 ans, et Ali A., 25 ans »,

pendus en novembre 2005 à Gorgan, en Iran. Je me souviens aussi du petit speech de Dom et des statistiques estimant à plus de 4 000 le nombre d'homosexuels pendus en Iran depuis 1979. Comme quoi, la méthode de Dom marche plutôt bien. Seth avait ajouté que d'autres pays s'amusaient à pendre les pédés, comme l'Arabie Saoudite, l'Afghanistan, le Soudan, la Mauritanie, le Nigeria, le Yémen, le Pakistan et les Émirats arabes unis.

Je ne connaissais pas la jeune fille qui est repartie avec le portrait géant des deux pendus, mais je me souviens du frisson qui nous a tous parcourus quand Seth le lui a remis. Je doute qu'elle ait accroché le poster dans sa chambre.

Moi, j'ai gagné un poster de Bruce LaBruce, le réalisateur de *Hustler White*, de *The Raspberry Reich* et de *Gerontophilia*. Il est assis par terre, costume noir et lunettes sombres. L'image est titrée bleu sur blanc : *Bruce LaBruce, The Reluctant Pornographer*. L'image est très belle. Elle trône dans ma cuisine.

Je m'installe sur une banquette rouge avec mon élixir. En mettant mon portable en mode silencieux, je m'aperçois que j'ai un appel manqué de ma mère à 20 h 55. Je devais être dans le toboggan quand elle a appelé. Il est 21 h 15. Je rappellerai demain. J'en profite pour vérifier l'heure du rendez-vous de ce soir.

Le Slide, ce soir, 21 h 30. Casting habituel. *Bring Joy and Happiness*. C U. David

Je pense que par « casting habituel », il entend : Olivier, Charlotte, son amie Celia, Abdel et Lucie, lui et moi. Je me demande s'il nous convoque ici pour nous présenter une

nouvelle conquête. La réponse à ma question fait son arrivée sur le tapis du Slide : Lily, une amie anglaise que David a rencontrée pendant notre année d'Erasmus à Londres et qui fait quelques apparitions de temps à autre. Elle se redresse avec beaucoup de précaution et s'approche de ma table. Je vois au moins trois mecs qui s'arrêtent de parler en la voyant. Je me lève pour l'embrasser.

– Bonsoir Samuel, tu vas bien ?

Je reconnais ce sourire particulier. Il contient juste ce qu'il faut de chaleur et de courtoisie mais laisse entrevoir une once de fatigue et d'inquiétude, avec une pointe d'autorité qui fait comprendre que l'on n'est pas vraiment invité à poser la question somme toute banale : « *How are you?* »

– *Hey Lily, nice to see you again. You look great!*

– *Thank you. You too!*

David déboule sur le tapis avant que j'aie le temps de poursuivre un bout de conversation en anglais. Sa petite cascade lui vaut des applaudissements. Un barbu roux en kilt le suit du regard.

– Alors mon Sammy, ça roule ?

– Oui, et toi le DavDav ?

– Nickel. Lily, je vais te chercher à boire ? Un élixir ?

– Plutôt un jus de tomate, je crois que j'ai un début de migraine.

Lily s'assied en face de moi. Petit silence inconfortable. Je ne sais pas trop comment engager la conversation. Je me surprends à me demander ce que fout Anthony. Quand il est là, au moins, je peux me donner l'excuse d'être trop préoccupé par ma santé mentale pour vivre normalement et parler aux gens. Lily prend des nouvelles de ma compagne du moment :

– Alors Sam, cette thèse, ça avance?

Excellent choix, Lily. Ça nous permet de parler sans trop s'impliquer, tout en ayant une conversation civilisée. En plus, ça me donne l'impression de travailler.

– Ça avance... doucement.

– C'est sur Elizabeth R. Wilson, c'est ça?

Elle s'en souvient? C'est sympa de sa part.

– Oui, c'est ça.

– J'adore son livre sur les chevaliers.

Je suis pantois.

– Ah bon, tu le connais?

– Oui! Je le trouve génial celui-là.

Le roman en question s'appelle *De l'amour chez les chevaliers*. Quasiment introuvable aujourd'hui, il est considéré par beaucoup comme une œuvre de jeunesse. Deux chevaliers s'y battent à coups d'épée, à mort, en se criant des mots d'amour. Pas son meilleur texte à mon avis, mais c'est intéressant de le placer dans son contexte d'écriture et dans le parcours littéraire d'Elizabeth.

– Oui, ce n'est pas son meilleur texte à mon avis, mais c'est assez intéressant de le placer dans son contexte d'écriture et dans le parcours littéraire d'Elizabeth.

David arrive avec élixir et jus de tomate.

– Me feriez-vous une place, damoiselle et damoiseau?

On se pousse sur la banquette. Vue parfaite sur la scène pour le show.

David : Tiens, voilà Bonnie & Clyde!

Lily : *Who?*

David : Abdel et Lucie.

Lily : *Why Bonnie and Clyde* déjà?

David : Disons qu'ils passent leur temps à tracer la route dans une bagnole pourrie, tout en restant toujours classieux. D'où leur côté Bonnie and Clyde; avec moins d'infractions.

Les boucles brunes de Lucie tombent sur ses épaules. Robe rouge à la coupe parfaite, démarche chaloupée, jamais vulgaire. Carrie Bradshaw, tiens-toi bien. Abdel a la tête rasée. Collier de barbe dessiné au millimètre. Chemise blanche, cravate, feutre gris.

Abdel : *Hey!* Ça va les amis?

Lucie : Salut tout le monde!

Nous : Salut!

David : Abdel et Lucie, je ne crois pas que vous connaissez Lily.

Abdel et Lucie : Non, en effet. Enchantés, Lily.

Lily : Ravie de vous rencontrer. David m'a beaucoup parlé de vous.

Tout le monde se fait la bise alors que Charlotte roule sur le tapis, suivie de son amie Celia, elle-même talonnée de près par Olivier.

Olivier se retrouve à genoux devant Franck, un habitué du Slide. Un mec très grand qui porte toujours un bonnet. Un faux air de Zebra Katz, canon à mort. Il tend la main à Olivier et l'aide à se relever. Olivier le remercie. Franck ne lâche pas sa main tout de suite et le fixe. Olivier pique un fard. Petit tsunami de nervosité qui vient nous lécher les pieds. On s'ébroue. Personne ne sourit ni ne relève, mais tout le monde est sur la même longueur d'onde. Chacun voudrait prendre Olivier dans ses bras pour lui dire que tout ira bien.

La troupe est au complet. Les élixirs se boivent, les cœurs se réchauffent, le monde extérieur s’oublie peu à peu. Feu de cheminée, chaleur, *home*. Cheshire, le chat de Seth, ronronne sur le piano.

Le spectacle de The London Gay Men Chorus, *cheesy* à souhait, est touchant d’application. Débardeurs, barbes et kilts s’animent sur des standards. Les chansons s’enchaînent sur des mises en scène minimalistes. Une kermesse de fin d’année pour adultes. Et ça marche. Le chœur est ému. Je vois Youriko pleurer. Mon groupe se délecte de la saveur sucrée de ce début de soirée.

Abdel : Putain, ils assurent les mecs!

Lucie : C’était beau, bordel! J’ai encore la chair de poule.

Lily : Pareil! J’ai très envie de voir le spectacle entier. J’espère qu’ils vont le rejouer à Londres.

Celia : Ah! Tu as de la chance de pouvoir les revoir. Je ne sais pas s’ils viendront en Espagne.

David : Si vous voulez, je peux me renseigner, ça ne me dérange pas de les approcher! Je vais leur demander s’ils ont une page Facebook.

Charlotte : Tu essaies de te faire une liste d’amis longue comme le bras?

David : Pas comme le bras ma poulette.

Lily : *Sweet*.

David : *Just watch me*.

David remonte ses manches et s’approche du bar. Il passe commande et aborde celui qui a l’air d’être le leader. Chauve, longue barbe en collier, bedaine tombant sur son kilt. Je me demande en quoi mais c’est indéniable, il est plutôt sexy. Le

temps que Seth remplisse tous les verres, David dégage une carte et récolte celle du chanteur aux bottes en rubis. Le groupe admire la technique. David revient avec les boissons. Acclamations de l'assemblée.

Je me laisse bercer par l'ambiance de Barbapapa qui règne ici. *Small talk, big talk, friendly talk*. Les élixirs font leur effet. Je sens que mes pupilles se dilatent. Et que ma vessie me rappelle à l'ordre. Je me lève pour aller pisser. Peut-être Anthony en profitera-t-il pour faire une apparition ? C'est bête à dire, mais il arrive que sa présence me rassure. Olivier se lève en même temps que moi.

50 Il y a beaucoup de monde aux toilettes. Et beaucoup de kilts. C'est l'effet « entre-deux-spectacles » combiné à l'effet « tout-le-monde-commande-bière-et-élixir-à-foison-avant-le-début-du-spectacle » lui-même combiné à l'effet « nous-sommes-vingt-à-porter-un-kilt-ce-soir ». Dans la file d'attente devant moi, je remarque l'un des choristes sur lequel mon regard a eu tendance à s'attarder pendant le concert. Mon regard en profite pour s'attarder encore un peu. Évidemment, étant donné que le fait de porter un kilt donne des antennes, le monsieur en question se retourne et me regarde droit dans les yeux. M'est avis qu'ils n'ont pas froid. Putain, il est vraiment très beau de près. Cheveux bruns, yeux verts, regard doux et impertinent. Assez costaud. Il me fait un petit signe de tête. Mon cerveau passe de la barbe à papa à la guimauve. J'ai quatorze ans, je suis à la piscine et le beau jeune homme qui vend les bonbons me sourit.

Je fais de rapides et savants calculs. Il y a peu de chances pour que nous pissions côte à côte. Dommage, ça permet parfois d'accélérer le processus.

C'est à son tour. Je suis jaloux comme un pou des deux types qui pissent à côté de lui. Celui de gauche est l'un de ses collègues. Celui de droite, c'est Franck, le beau gosse au bonnet qui a aidé Olivier à se relever à son arrivée. Franck passe beaucoup de temps dans les toilettes. Ça doit être la bière. Il a l'air saoul.

Un petit mouvement de kilt indiquant la phase d'égouttage, je me dis que c'est le moment de mettre une option sur le grand brun. Chose assez délicate, car il discute avec son collègue en remballant le matos et le mec qui se tortille derrière moi m'arrachera la tête si je perds du temps à discuter. J'attends donc le moment précis où le grand brun se retourne et se dirige vers le lavabo (bon point) pour lancer un discret mais audible :

– *Hey, thanks for the shon, it was great.*

Les deux kilts me regardent. Merde. Son collègue a pu le prendre pour lui aussi. Histoire de mettre les choses au clair, je regarde mon gars et lance le *scud* numéro 2 :

– *Will you be around later?*

– *Sure. Are you offering a drink?*

Il me demande ça avec un grand sourire. Je m'empresse de répondre :

– *Most certainly.*

Le type derrière moi me ramène les pieds sur terre d'un coup de coude dans les côtes, m'indiquant que c'est à mon tour de me présenter devant l'urinoir. Celui-ci a la particularité d'être une sorte de bac collectif. C'est plutôt

bien entretenu, donc pas horrible. Le bac étant métallique, il est également réfléchissant. C'est à mon avis cette propriété qui fait que notre ami au bonnet passe autant de temps ici. Et c'est aussi pour ça qu'il fait un petit pas de côté et se retrouve au milieu. Vue panoramique. Ça ne me dérange pas plus que ça. Il n'est pas méchant. Juste bourré. Et je ne suis pas le plus pudique des hommes.

Je tourne discrètement la tête à droite et constate qu'il est en forme. J'en connais un qui attend l'ouverture du Paradis avec impatience... Mais je constate également qu'Olivier et lui se regardent. Et que tous deux ont fini de pisser depuis quelques secondes déjà. Olivier ne nous a jamais parlé de sa sexualité. Appelons ça une sexualité de *geek* pour l'instant. Ne sachant officiellement de quel côté il se trouve, on suppose que c'est avec les souris d'ordinateur qu'il a le plus de contacts charnels.

Mais là, c'est bien un contact charnel avec la main de Franck que je viens d'observer. Si j'étais en train de boire une bière, j'aurais recraché la gorgée sur la table en faisant rire tout le monde. Ça m'aurait fait marrer si Olivier ne s'était pas violemment retiré de la poigne de Franck, comme pris en flag. Je fais comme si je n'avais rien vu pour ne pas le mettre mal à l'aise.

Égouttage semi-collectif (Franck a décidé de rester), direction le lavabo.

Le visage d'Olivier est formel, il convient de ne pas évoquer l'épisode « main-de-Franck-sur-la-bite-d'Olivier », encore moins de le mentionner aux autres. Ça m'emmerde qu'il ait l'air si triste. J'essaierai de lui en parler un autre jour.

Nous ne sommes pas exactement proches, mais je l'aime bien ; c'est un gars honnête, cet Olivier.

J'aperçois Princesse Lala sortant de sa loge. Elle a mis le paquet ce soir : robe fourreau noire, escarpins brillants, éventail de plumes noires dans le dos, châle sur les épaules. Rouge à lèvres rubis et longs faux-cils. Je la trouve belle en tragédienne hyperbaroque. J'aime beaucoup les chansons de ce soir, surtout celles de Mísia et de Zazie. Plutôt tire-larmes comme sélection, mais c'est le but après tout.

Avant de retourner voir les autres, je jette un œil à mon portable. Sept appels en absence de « Mère supérieure ». Un coup de fil de ma mère à 22h28 ne pouvait pas être une bonne nouvelle. Sept coups de fil, encore moins.

David me fait signe que ça commence. Je lui fais comprendre que je suis au téléphone et que j'arrive tout de suite. Je m'isole dans la salle de bains bleue. J'appuie sur « rappeler ». J'entends *Garras dos sentidos*. J'adore cette chanson. Du fado sentimentalo-dramatique comme j'aime. Ça m'emmerde de la rater. J'espère que c'est grave.

Anthony est dans la baignoire, en costume sombre, avec un bandage autour du crâne.

Une voix qui attendait mon appel me répond. Je l'imagine en pyjama, lumière indirecte dans la chambre, télé allumée.

– Oui, Samuel, c'est moi. Excuse-moi de te déranger.

– Non, c'est bon. Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai du mal à respirer. Le cœur bat très fort dans ma poitrine.

– C'est le Papy.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– La Mamie l’a trouvé, il a fait un AVC.

J’avale ma salive.

– C’est quoi un AVC?

– Ah, c’est un truc dans le cerveau, c’est comme une attaque en fait. Là il est à l’hôpital.

– Ah bon? Et ça va comment?

– Ben, il est paralysé pour le moment, mais il paraît que ça peut revenir.

Sa non-mort me donne l’impression d’un répit. Mon cœur bat toujours très fort. J’ai chaud dans cette salle de bains.

– Il peut pas du tout bouger?

– Si, en fait. Il a qu’un seul côté de paralysé.

– C’est arrivé à quelle heure?

– La Mamie l’a trouvé à 5 h cet après-midi.

– Elle a appelé les pompiers?

– Oui, c’est le Samu qui est venu. Ils ont pas mis longtemps, mais bon, on trouve le temps long quand c’est comme ça.

– Ouais, j’imagine. Alors c’est bon signe si ça va mieux, non? Il est pas en danger là, si?

– Non non, ça va là. C’est juste qu’il peut plus parler, quoi.

– Ah bon? Mais ça va revenir?

– Faut espérer. C’est trop tôt pour le dire. Tu veux venir le voir à l’hôpital?

Je sens bien que je ne peux pas répondre « non » sans être un connard.

– Je ne travaille pas demain. Je peux peut-être faire l’aller-retour en train? Tu peux venir me chercher?

Je la sens soulagée.

– Oui, oui, bien sûr. À quelle heure t’arrives ?

– Je sais pas, faut que je regarde les horaires. Je te rappelle demain ?

– Oui ok, on fait comme ça. Tu fais quoi là, t’es chez des amis non ? J’entends de la musique.

– On est sortis en fait. On a une copine d’Angleterre qui est venue nous faire une surprise.

– Ah d’accord. Désolée pour la mauvaise nouvelle, hein. Mais bon, je préférerais te le dire, hein, au cas où.

Au cas où quoi ?

– Non, non, mais t’as bien fait. Et Papa, ça va ?

– Il est couché, là. Il est allé le voir ce soir. Ça l’a brassé. C’est pas facile, parce que bon, il lui parle mais il peut pas répondre. Alors ça fait quelque chose de voir quelqu’un comme ça. Surtout son père.

Tu m’étonnes. Je ne sais pas du tout quoi répondre.

– Bon, allez, je te laisse.

– Oui, merci d’avoir appelé.

Je m’assois sur le rebord de la baignoire. Anthony est toujours là, avec un pansement sur la tête et un tissu blanc dans les mains. Il cherche mon regard, qui fuit sur le sol autour de moi.

MARDI

Il était temps de rentrer. Jon serait peut-être en ligne.

Dehors, le froid s'était fait plus mordant. Dégrisement soudain. Le nez dans son écharpe, Olivier repensa au type au bonnet et au coup de fil de Samuel. Impressions diffuses et troubles sous la banquise. Inquiétude sous la glace.

Il sentit la première goutte de pluie en prenant la rue Juliette-Récamier et pressa le pas. Les gouttes se resserrèrent. Il n'avait pas de parapluie. Lorsqu'il arriva au coin de la rue des Émeraudes, il pleuvait à verse. Il courut jusqu'au tunnel sous la voie ferrée pour s'abriter. Chambre aux échos, plic-ploc régulier, gouttières.

Il eut un mouvement de recul, surpris par le chien et la coupe de cheveux. Un type trempé, berger allemand en laisse, tête rasée, rangers aux pieds. Palpitations. *Du calme.* Petit signe de tête. Signe rendu. *Ok.*

L'homme regardait la pluie, son chien au bout de la laisse. Extension fidèle du maître, le chien regardait dans la même direction. Il s'ébroua. Olivier l'envia. Il aurait aimé pouvoir se délester de la pluie qui traversait maintenant sa veste et lui glaçait le dos.

1 h 58 à sa montre. *C'est compromis pour ce soir, à tous les coups. Fait chier.*

Le type sortit un paquet de clopes de sa poche et en proposa une à Olivier, qui déclina le plus poliment qu'il put. Proche de la tétanie, il avait carrément envie de pisser. Difficile de déterminer ce qui lui faisait le plus peur, l'homme ou le chien-loup.

Le type sourit. Il avait d'assez beaux yeux et une boucle à chaque oreille. Olivier se dit qu'il n'était peut-être pas un skinhead, après tout.

La trouille commençait à lui lâcher la grappe, mais sa vessie insistait, lancinante. Le type fumait sa clope tranquillement en regardant la pluie, un pied sur la rambarde. Le chien ne bougeait pas. Olivier essayait de ne pas se tortiller. Quand l'envie de pisser se fit trop grande, il prit l'air le plus viril qu'il put : « Fait chier cette pluie, j'ai pas que ça à foutre. »

– Oui c'est pénible. C'est parti pour la nuit, là.

Sa voix était beaucoup plus douce qu'Olivier ne l'aurait imaginé.

– Putain, ça caille en plus ! Faut vraiment que j'y aille. Bonne soirée.

– Ouais, bonne soirée à toi aussi. Réchauffe-toi, tu as l'air gelé.

Olivier courut sous une pluie battante jusqu'au bas de son immeuble d'où il voyait toujours le type au chien-loup, qui lui adressa un signe de la main. Olivier répondit.

Il se tortilla dans l'ascenseur, la main entre les jambes. Arrivé chez lui, il ne quitta ni manteau ni chaussures et fila

pisser. Soulagement, soupir. Il repensa au chien. Puis au type.

Il se lava les mains, ôta ses vêtements, enfila son peignoir et épongea la flotte qu'il avait semée partout dans l'entrée. Il alluma son ordinateur et se mit à sa fenêtre. Le type n'était plus là. Il étendit ses vêtements sur le radiateur.

Son cœur tapait comme un diable dans sa poitrine. Excitation. Froid. Peur. Alcool. *Alcoolpeurexcitationfroid*. Il croisait les doigts pour que Jon soit en ligne. *Identifiant, mot de passe, connexion*. Deux amis en ligne : JABA et Jon. *Yes!*

Il espérait que Jon entamerait le *chat* avant lui, et surtout qu'il ne couperait pas la connexion avant qu'il n'ait pu lui parler. Il laissa quand même passer trois minutes pour ne pas lui montrer qu'il n'attendait que ça. Il les passa à vérifier que la porte d'entrée était bien fermée, ses mains nerveuses faisant pression sur le bois de la porte. *Une fois. Deux fois. Trois fois*. Puis sur la fenêtre. *Une fois. Deux fois. Trois fois*.

JONBOY : Bonjour mon ami! *Are you there?*

BALTHASAR : *Hey! Yeah, I'm right here* ☺

Chamade.

JONBOY : *Cool*. Tu fais quoi?

BALTHASAR : *Not much*. I was out with friends.

JONBOY : Oui?

BALTHASAR : *Yeah*. Got slightly drunk.

JONBOY : *Naughty*.

BALTHASAR : *Oh yeah*.

Majeur. Annulaire. Auriculaire. Main entre les jambes.

JONBOY : *Why aren't you in bed? Tu ne dors pas?*

BALTHASAR : *I just wanted to see if you'd be online...*

JONBOY : *Oh yeah? Why?*

BALTHASAR : *Can't you guess?*

JONBOY : *No. Help me guess.*

BALTHASAR : *I'm slightly horny.*

JONBOY : *Oh! Comment on dit « horny »? « Chaud »?*
« Excité »?

BALTHASAR : *Hehe. On peut dire les deux.*

Porte, fenêtre, porte.

JONBOY : *So what can we do about it?*

BALTHASAR : *I don't know. Help me get better.*

JONBOY : *Are you hard? Tu bandes, c'est ça?*

BALTHASAR : *Oui, et oui.*

JONBOY : *Show me.*

BALTHASAR : *Wanna see?*

JONBOY : *Oh yeah.*

BALTHASAR : *Got a cam?*

JONBOY : *No.*

BALTHASAR : *Come on. It says you have a cam.*

JONBOY : *Yeah. But I only use it for work.*

BALTHASAR : *LOL. Dommage.*

JONBOY : *But I've got pictures.*

BALTHASAR : *So you're serious? You won't use your cam? Come on...*

JONBOY : *No. Just pictures. Sorry.*

BALTHASAR : *Too bad. Ciao.*

JONBOY : *Please don't go! I've got pictures. Wait!*

La fatigue commençait à prendre le dessus. Il n'avait pas envie de passer une demi-heure à essayer de le convaincre d'allumer sa caméra. Mais il avait trop attendu pour aller se coucher sans avoir joui.

Il reçut presque instantanément deux e-mails, chacun avec une pièce jointe. Le premier disait simplement : « *Me* ». La photo d'un torse bronzé, poilu. Olivier sentit sa bite durcir dans son caleçon. Le deuxième avait pour objet « *and...* », et, comme corps de texte, un succinct « *my cock;-)* ». Avec un gros plan de pénis en érection, flashé, rose et luisant. Étonnamment décevant.

BALTHASAR : *I got your pictures, thanks.*

JONBOY : Tu aimes ?

BALTHASAR : *Yeab. Got more?*

JONBOY : *Nope.*

BALTHASAR : *No pictures of your face?*

JONBOY : *Ab, ya know, I don't want people to recognize me.*

BALTHASAR : *You said you lived in Texas. ☺*

JONBOY : On ne sait jamais ;)

BALTHASAR : *Ok, but then I'm gonna have to go.*

JONBOY : *Oh please! I'll send you another one. Wait.*

Olivier commençait à se demander s'il ne serait pas plus simple de se branler vite fait dans son lit avec un vieil exemplaire de *Têtu*. Il reçut un nouvel e-mail. Nouvelle photo, nouvelle bite flashée, nouvelle déception.

JONBOY : *You like it?*

BALTHASAR : *Yeab. But I prefer the one with your face.*

JONBOY : *Why? Don't you like my cock?*

BALTHASAR : *Yeab. I do, but it kinda looks like anybody's cock. It might not even be yours.*

JONBOY : *LOL. It's mine.*

BALTHASAR : *Ok. Whatever.*

JONBOY : *Can you turn your cam on?*

BALTHASAR : *Ok. If you turn yours on.*

JONBOY : *I told you. I can't.*

BALTHASAR : *Then I won't turn mine on.*

JONBOY : *It's not fair! I don't even have a picture of you.*

Olivier soupira et cliqua sur « démarrer une conversation vidéo ». Il espérait que Jon laisserait tourner sa caméra. Mais, dès que la connexion fut établie, Jon la coupa. Il n'eut rien le temps de voir.

Il frissonna. Il n'avait encore jamais accepté de se branler pour un type sans le voir ni l'entendre en retour. Il était beaucoup trop tard pour essayer d'en trouver un autre. Il ouvrit les photos de Jon et les disposa sur l'écran pour essayer de l'imaginer en version complète. Une partie du visage, le torse, la bite. Il se concentra sur sa propre bite, dans le petit écran témoin. Il s'assura que la caméra ne filmait pas son visage.

BALTHASAR : *Can you see me?*

JONBOY : *Yeab. Beautiful cock. Huge.*

BALTHASAR : *Yours too. I'm looking at your pictures.*

Olivier bouda les photos de bite et se concentra sur le torse et la partie du visage.

JONBOY : *Can I see your face?*

BALTHASAR : *Only when I can see yours.*

JONBOY : *Ok.*

BALTHASAR : *You hard?*

JONBOY : *Oh yeah! You're hot. Such a big cock. I'm hard.*

Le « *I'm hard* » marcha plutôt bien sur Olivier. Il se masturbait franchement, les yeux glissant des photos de Jon à l'image de sa propre bite sur l'écran. Il ajusta l'angle de la caméra de la main droite en se branlant de la main gauche, pour montrer un gros plan de son gland.

JONBOY : *Nice... Yeahhh niïice*

Et ça aussi, ça marcha. Olivier s'interrompit quelques secondes pour écrire « *Gonna cum* »

JONBOY : *Mee too! Mmmmmmmmm*

BALTHASAR : *Mmmmmmmmm*

Ils éjaculèrent ensemble, à des milliers de kilomètres de distance. Olivier balada quelques secondes la caméra pour montrer le sperme sur son torse.

JONBOY : *Nice!*

BALTHASAR : *Did you come?*

JONBOY : *Oui, j'ai joui! Beaucoup!*

BALTHASAR : *Cool.*

Olivier s'essuya avec son t-shirt.

JONBOY : *Tu vas partir maintenant?*

BALTHASAR : *Well, it's already 2:57 here, and I should probably go to bed. Appointment with a teacher at 9am.*

JONBOY : *Ouch. Then yeah, you should go.*

BALTHASAR : *I should.*

JONBOY : *Balthasar?*

BALTHASAR : *Yeab?*

JONBOY : Tu sais où me trouver.

BALTHASAR : *LOL. Thanks Jon. That was nice.*

JONBOY : *Thank you, Balt. I'm right here.* Je suis là.

Olivier se sentit ridicule d'être ému par cette marque de tendresse. Il sut que ce rendez-vous allait devenir régulier.